

AH ! SI JULIAN ASSANGE AVAIT ÉTÉ RUSSE...

PAR JACK DION

Le drame de Julian Assange, c'est d'être australien et non pas russe. S'il avait été poursuivi par le Kremlin, le fondateur de WikiLeaks serait considéré en Occident comme un esprit indépendant, un courageux dissident refusant de plier face à la raison d'Etat, le successeur de Soljenitsyne, le descendant des refuzniks, le symbole de la liberté persécutée. Il serait fêté par les télévisions, encensé par les édiforalistes. On chanterait sa gloire, on pétitionnerait en son nom, on déclamerait son combat. Bernard-Henri Lévy s'installerait dans une suite d'un palace de Moscou pour crier sa solidarité pleine et entière. Raphaël Glucksmann rebaptiserait sa liste pour les européennes du nom de ce nouveau héros. Les gouvernements se disputeraient l'honneur de lui offrir le droit d'asile. Son visage serait affiché sur la façade de l'Hôtel de-Ville de Paris et Anne Hidalgo mettrait la tour Eiffel en berne jusqu'au jour de sa libération.

Seulement voilà, Julian Assange n'est pas russe. Il est poursuivi de sa vindicte par l'empire américain. Il est donc suspect et soudain oublié de tous, y compris des journaux qui, voici peu, se nourrissaient de ses révélations. En décembre 2010, il était élu « personnalité de l'année » par le magazine *Time*, tandis que *le Monde* le sacrait « homme de l'année ». Aujourd'hui, le journal du soir décrète qu'il a « quitté le monde des défenseurs des droits humains pour rejoindre celui des absolutistes de la transparence, faisant, au passage, un cadeau aux pires services de sécurité de la planète ». On est passé du coup de main confraternel au coup de poignard dans le dos.

Pourquoi donc Julian Assange subit-il pareil traitement ? Comment écrire de telles vilénies à propos d'un homme enfermé durant 2 487 jours dans une cellule ayant pris la forme d'une chambre de 18 m² de l'ambassade d'Equateur à Londres ? Il en a été exfiltré manu militari après que le président de ce pays, Lenin Moreno, a reçu une aide inespérée de 10 milliards de dollars du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale. Depuis, Julian Assange est en prison à Londres, sous la menace d'une demande d'extradition des Etats-Unis qui en ont fait depuis longtemps l'ennemi médiatique numéro

un. Ils ne lui pardonnent pas d'avoir mis sur la place publique certaines mœurs inavouables, notamment pendant la guerre d'Irak, ainsi qu'en matière d'espionnage, domaine où l'Amérique n'a de leçon à recevoir de personne, pas même de la Russie, de la Corée du Nord ou de la Chine.

On doit à Julian Assange la publication des documents attestant qu'à Bagdad comme en Afghanistan l'armée américaine s'est conduite comme elle l'avait fait en pacifiant le Vietnam au lance-flammes, quelques années plus tôt. Des mil-

liers de documents confidentiels ont été publiés, témoignant de pratiques barbares accablantes. Pour avoir aidé Assange, Chelsea Manning, ancienne militaire en Irak, a été accusée d'espionnage et de trahison. Emprisonnée, torturée, condamnée à trente-cinq ans de prison, elle a finalement été graciée par Barack Obama en 2017. Le 8 mars dernier, elle a été renvoyée en prison pour avoir refusé de témoigner devant un grand jury chargé d'enquêter sur WikiLeaks et son fondateur. Quant à Edward Snowden, ancien analyste de la NSA ayant révélé l'espionnage aiguë pratiquée par l'organisme qui l'employait, il a finalement dû se réfugier à Moscou pour éviter de finir là où les bonnes âmes de Washington rêvent de mettre Julian Assange : derrière les barreaux.

Mais, si Assange est aujourd'hui tombé en disgrâce médiatique, c'est

surtout en raison des courriels piratés de Hillary Clinton durant la dernière campagne présidentielle américaine. Du jour au lendemain, sans la moindre preuve, il est devenu un agent de Moscou, un homme infréquentable dont *le Monde* écrit qu'il « s'attaque aux secrets des pays démocratiques, et rarement à ceux de pays totalitaires ».

En somme, si Assange n'avait jamais révélé les faits et gestes de l'armée américaine en Irak, la démocratie américaine brillerait de ses mille feux et tout irait pour le mieux. Peu importe qu'il dise vrai ou pas, qu'il dénonce des crimes avérés ou pas. La seule chose qui compte, c'est qu'il dénonce le camp du bien, ce qui prouve qu'il est un agent du camp du mal. Merci de la leçon. On préférera celle signée de George Orwell, qui a écrit : « *Le journalisme consiste à publier ce que d'autres ne voudraient pas voir publié : tout le reste n'est que relations publiques.* » ■

JULIAN ASSANGE, 2010 PERSONNALTÉ DE L'ANNÉE

